

Jacques PIATIGORSKY et Jacques SAPIR [sous la dir.]
Le Grand Jeu, les enjeux géopolitiques de l'Asie centrale

(Autrement, Paris, 2009, 254 p., 21 €)

Jacques Sapir n'est pas uniquement économiste, on le sait, mais aussi politologue et historien, avec un intérêt particulier pour l'URSS/Russie et les affaires militaires. Dans ces champs, on lui doit déjà une étude des trois guerres menées à l'époque contemporaine dans le nord-est de la Chine («*La Mandchourie oubliée*»), qui avait fait l'objet d'une note de lecture ici même, et la direction, avec Jacques Piatigorsky, d'un ouvrage collectif sur *L'Empire khazar VII^e-XI^e. L'énigme d'un peuple cavalier*. Ce titre avait l'insigne mérite de rassembler ce que l'on peut savoir de ce peuple disparu du monde de la steppe, dont l'élite avait décidé d'adopter le judaïsme comme religion, de rappeler les travaux et les débats qui lui furent consacrés à l'époque

de Staline, de traiter longuement du cheval et des façons de le monter.

Le sujet du nouvel *opus*, que co-dirigent les mêmes auteurs, est le «Grand jeu» ou «Tournoi des ombres» que le Royaume Uni et la Russie ont pratiqué au XIX^e siècle, depuis la signature du traité de 1813 entre l'empire des tsars et la Perse jusqu'à celle de la convention de 1907 par laquelle les deux puissances délimitaient leurs zones d'influence respectives en Iran, en Afghanistan et au Tibet. Le lecteur y trouvera la documentation la plus complète et les analyses les plus fouillées disponibles en français sur la question. Les antécédents sont relatés avec clarté, déplacements des peuples à cheval sur la «*bretonne des invasions*», interactions

avec les mondes chinois, iranien, indien et arabe, immenses empires édifiés par les Mongols et leurs héritiers timourides, avant que le *Raj* britannique ne vit le jour en Asie méridionale et que l'empire des tsars ne progressât dans le Caucase et en Asie centrale. On prendra également plaisir avec l'analyse qu'Alexey Tereshchenko et Sergueï Dmitriev proposent de la construction mémorielle du Grand Jeu à travers les écrits de certains de ses acteurs, la littérature et le cinéma. Mais la question du Grand Jeu étant abordée dans une des études de la présente livraison, on se contentera ici de quelques remarques.

L'ouvrage ne se contente pas de relater les différents épisodes du tournoi, il en analyse la nature qui, à certains égards, annonce la dissuasion – l'affrontement nucléaire est impossible, mais le tournoi se poursuit sans cesse – et en tire plusieurs leçons. En premier lieu, ce combat de l'ours et de la baleine a inspiré les constructions des géopoliticiens des empires – l'école anglo-saxonne en particulier (Mahan, Mackinder, Spykman) –, qui continuent à inspirer bien des esprits. Il enseigne à quel point « une vision mythifiée de l'autre » peut être dangereuse : contrairement aux affirmations des protagonistes britanniques du *Great Game*, les tsars n'ambitionnaient pas d'atteindre les mers chaudes de l'océan Indien, les détroits du Bosphore étant beaucoup plus importants à leurs yeux, cependant que Sa Gracieuse Majesté britannique avait assez à faire dans son empire des Indes pour vouloir s'emparer de l'Asie

centrale. La méconnaissance des conditions locales peut être fatale, comme le prouvent les désastreuses guerres anglo-afghanes de 1839-1842 et de 1878-1880. Enfin, on ne saurait oublier que l'affrontement indirect entre puissances recouvrait des rencontres et échanges de peuples et de cultures.

Particulièrement intéressante est également l'analyse des facteurs qui ont conduit à la reprise du Grand Jeu et l'on n'en voudra pas aux auteurs de souligner l'erreur fatale que fut le refus américain de l'offre de coopération contre le salafisme transnational proposée par le gouvernement russe après le 11 septembre. Si la personnalité et le « *pessimisme stratégique* » de Poutine ont joué un rôle, il était question des intérêts de la Russie et une continuité existe à ce propos avec ce qui a été appelé la « *doctrine Primakov* ». Celle-ci repose sur un trépied : intégrer la Russie dans l'économie mondiale, ce qui implique sa restauration, sa modernisation et sa restructuration sous l'orientation et l'impulsion de l'État ; établir un monde multipolaire, en s'appuyant sur le triangle Chine/Iran/Inde, sans chercher à militariser ces relations ; s'opposer aux actions unilatérales de la super-puissance dès lors qu'elles touchent aux questions de fond, dont l'extension de l'OTAN n'est pas la moindre. Bien que cette doctrine n'ait jamais été formulée, elle a trouvé une ample justification dans les décisions de l'administration Bush, à suivre du moins la longue lecture que Jacques Sapir fait de l'ouvrage, appa-

remment non traduit, d'Evgueni Maximovitch Primakov publié en 2003 sous le titre «Le monde après le 11 septembre et l'invasion de l'Irak».

De là, la naissance de l'Organisation de Coopération de Shanghai qui regroupe deux des acteurs traditionnels du Grand Jeu, la Russie et la Chine, mais, de façon inédite, en écarte les puissances anglo-saxonnes et y associe, sur un pied d'égalité, quatre républiques d'Asie centrale. La présence comme observateur de l'Inde est évoquée, tandis que celle de l'Iran est analysée comme un partenariat stratégique remontant aux lendemains de l'implosion de la Russie, «catastrophe géopolitique» que ne souhaitaient nullement les dirigeants de la république islamiste. On peut

regretter qu'une pareille attention n'ait pas été accordée aux relations sino-russes et au comportement de ces deux pays au sein de l'OCS. Une contribution de Juliette Le Doré est par contre consacrée à l'Union européenne, contribution dont la brièveté même indique les hésitations et les contradictions de cette «entrée dans le Grand Jeu».

Point n'est besoin de poursuivre davantage pour inviter à la lecture d'un ouvrage précieux et accompagné de surcroît de cartes, de notices biographiques, d'encadrés consacrés à certaines dates marquantes, d'une chronologie et, chose rare entre toutes dans l'édition française, d'un index des noms de personnes.

PATRICE JORLAND